

Voyage à travers l'Amérique Entrevue avec Jacques Poulin

François Vasseur et Michelle Roy

Numéro 14, juin–juillet–août 1984

Un fleuve à lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vasseur, F. & Roy, M. (1984). Voyage à travers l'Amérique : entrevue avec Jacques Poulin. *Nuit blanche*, (14), 50–52.

voyage

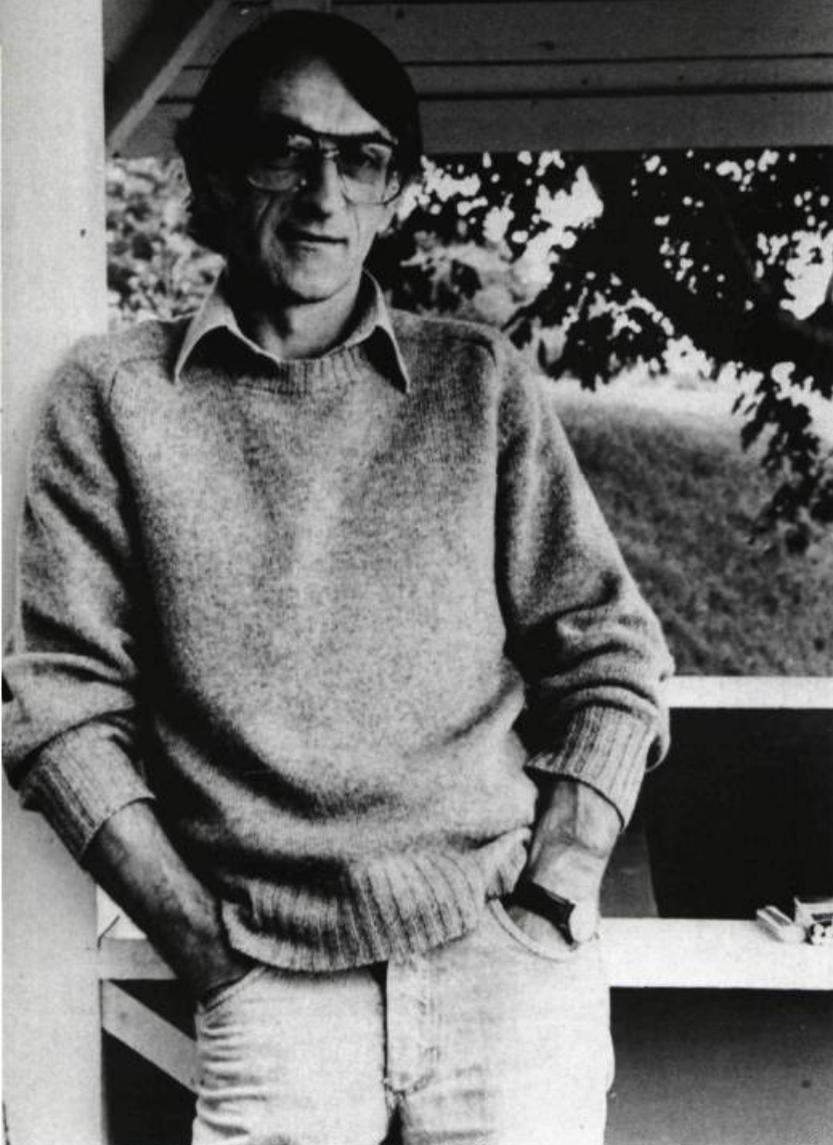


Photo A.M. Guérineau

Jacques Poulin

Nuit blanche — Le critique Gilles Marcotte disait, en 1973, lors de cette rencontre québécoise des écrivains qui portait sur le roman des Amériques, que «le mot Amérique ne lui appartient pas», qu'«il évoque, d'entrée de jeu, une réalité étrangère». Il disait alors vivre en Amérique sans le savoir, parce qu'on ne le lui avait pas conté. Es-tu d'accord pour dire que *Volkswagen Blues* est ce récit de la présence, de la sensibilité québécoises en terre d'Amérique?

Jacques Poulin — Tout ce que je savais, au départ, c'est que je voulais écrire un livre sur l'Amérique. Et peu à peu, en écrivant, je me suis aperçu que j'écrivais une histoire qui parlait de la situation du Québec en Amérique. *Volkswagen Blues* est l'histoire d'un écrivain qui cherche son frère qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Pour le retrouver, il fait un long voyage, lequel commence à Gaspé, suit le fleuve Saint-Laurent, puis le Mississippi et ensuite

*Je me souviens de la conclusion de l'une des rares entrevues avec Jacques Poulin. C'est une entrevue qui faisait suite à la parution des *Grandes Marées* et à l'obtention du prix du Gouverneur général du Canada. On y questionnait Jacques Poulin sur le roman en chantier; il avait répondu qu'il écrivait un roman sur l'Amérique.*

*Je ne sais plus bien si ce sont ses mots mêmes, s'il a vraiment dit «un roman sur l'Amérique». Je ne veux pas vérifier parce que j'aime cette réponse; elle anime ce qui me vient de *Volkswagen Blues*. Elle appelle la traversée d'un territoire immense, de Gaspé à San Francisco, et celle d'une Histoire dont la lecture n'est pas monolithique. J'y entends surtout*

la Piste de l'Oregon, c'est-à-dire que les personnages empruntent les principales voies de pénétration qui ont servi aux découvreurs, aux explorateurs et aux pionniers de l'Amérique. Et les personnages (l'écrivain Jack et son amie la Grande Sauterelle), surtout dans la région du Mississippi et dans l'Ouest des États-Unis, retrouvent les traces de l'ancienne présence française en Amérique — cette présence française qui, au XVIII^e siècle, allait de la baie d'Hudson au golfe du Mexique et s'étendait vers l'Ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses. Je crois qu'ils cherchent, sans trop s'en rendre compte, quelle est la place que la «conscience française» occupe en Amérique, ou peut-être, quelle est la part de l'âme québécoise qui est américaine. Ta question est très difficile pour quelqu'un qui travaille d'une manière intuitive. Il faudrait peut-être la poser à un sociologue, quelqu'un comme Fernand Dumont, par exemple. Les mots qui me venaient à l'esprit quand j'essayais de m'expliquer à moi-même le but que je visais avec mon projet de roman, c'était quelque chose comme: agrandir, élargir la conscience américaine des Québécois. Maintenant que je le dis, ça m'apparaît incroyablement prétentieux et ridicule!

à travers l'Amérique

la voix d'un homme et d'une femme, lui romancier et vivant à Québec, elle Amérindienne, et nulle part chez elle, qui se découvrent et se dévoilent, rient et pleurent et lisent l'Amérique chacun à sa façon, en y inscrivant les marques de leur histoire.

J'aime davantage encore cette réponse pour ce qui ne s'y livre pas de Volkswagen Blues: un récit en forme de conte, mais de conte actuel et concret, un ton chaud plein, en ton qui porte la vie.

Volkswagen Blues est, me semble-t-il, l'expression de la sensibilité québécoise en terre d'Amérique. Son trajet m'a mené jusqu'à Jacques Poulin, le romancier et le découvreur.

N.B. — À l'origine du trajet des personnages de Volkswagen Blues, il y a le fleuve. C'est souvent le cas dans tes romans. Le fleuve est-il cette figure première de la découverte de quelque chose, de l'ouverture à une autre dimension de la vie de tes personnages?

J.P. — J'ai longtemps habité dans les tourist rooms du Vieux-Québec. Les propriétaires de ces maisons, quand l'été arrivait, mettaient leurs locataires à la porte parce que c'était plus payant de louer les chambres à des touristes. Alors, je ramassais mes affaires et je m'en allais vivre jusqu'à l'automne dans un chalet que je louais quelque part au bord du fleuve. C'est à cette époque-là que j'ai commencé à écrire, et comme je passais la moitié de mon temps au bord du fleuve, le fleuve est entré tout naturellement dans les histoires que j'écrivais. Je sais bien qu'il s'agit d'une explication primaire, mais quelque chose me pousse à me méfier des explications savantes quand on me demande d'interpréter mes livres.

N.B. — Si je disais que tes livres évoquent par leur ton le mouvement du fleuve, calme et accueillant,

propice à la dérive, au décentrement des choses, et ensuite plus agité, lourd de ce qui a été longtemps retenu et qui grossit et entraîne personnages et lecteurs ailleurs, là où ils n'avaient jamais mis les pieds, sur une autre rive de la vie... Si je disais ça, est-ce que tu y verrais une «explication savante»?

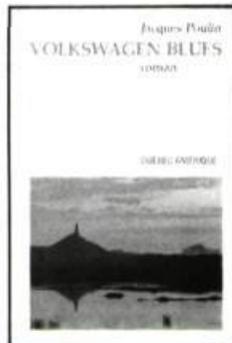
J.P. — Pas du tout! J'y verrais, au contraire, une explication d'ordre affectif, fondée sur des émotions et non sur des idées. J'y verrais une sorte d'association libre, très semblable au processus de la création. Et finalement, la meilleure chose qui puisse arriver à un roman est peut-être de déclencher d'autres créations en une sorte de réaction en chaîne qui, à la limite, pourrait transformer le monde, ce qui me semble être le but ultime de l'art.

N.B. — Dans Volkswagen Blues, justement, le personnage principal dit qu'il n'aime pas beaucoup ses romans parce qu'ils ne changent pas le monde...

J.P. — Peut-être que je comprends ce que Jack veut dire. Chaque fois que j'entre dans une librairie ou une bibliothèque, je suis forcé de constater qu'il existe déjà une quantité incroyable de livres qui sont au moins «bons» puisqu'ils ont été publiés, et je trouve que, si on se donne la peine d'écrire un livre, ce qui va exiger plusieurs années de travail, il faut absolument que ce livre soit spécial et même qu'il soit capable de changer quelque chose dans le monde, de changer le monde d'une façon ou d'une autre. Je sais que ça peut sembler un peu zouave, mais...

N.B. — Changer le monde... depuis que nous sommes envahis par les mass média, depuis qu'ils ont commencé leur incroyable entreprise de banalisation du réel, c'est une expression qui me semble avoir perdu sa signification, sa puissance d'évocation. Et peut-être à cause de cela, elle me paraît définir plus que jamais auparavant l'objectif de la fiction, de son exercice. Milan Kundera en fait, par exemple, l'une des matières fondamentales de son plus récent roman, L'insoutenable légèreté de l'être. De quelle façon, selon toi, Volkswagen Blues pourrait-il changer le monde, notre perception du monde?

J.P. — Je vais certainement dire des stupidités, mais il me semble que le lecteur ou la lectrice de Volkswagen Blues pourrait, par exemple, aller à Saint Louis, dans le Missouri, et ne pas s'y sentir complètement étranger. Ou encore ce lecteur irait dans l'Ouest, sur la Piste de l'Oregon, par exemple dans le Nebraska, et il se sentirait... peut-être en harmonie avec le paysage parce que la lecture du roman lui aurait permis de retrouver, parmi ses souvenirs, des jeux d'enfants (jeux de cow-boys, ♦



etc.) liés à la conquête de l'Ouest.

N.B. — *Tu as été toi-même dans l'Ouest pour écrire ce livre? Je veux dire, tu as fait un long travail de recherche et de documentation?*

J.P. — Bien sûr. *Volkswagen Blues* est un roman qui a exigé cinq ou six années de travail, dont une année au moins a été consacrée à des recherches. J'ai commencé par lire toutes sortes de livres sur l'Amérique, sur les Indiens, sur la conquête de l'Ouest, et même des albums de photographies, et quelques romans, vraiment toutes sortes de livres, sans aucune méthode. Par exemple, j'ai lu un livre intitulé *L'esprit d'exploration*, par Daniel J. Boorstin; cette lecture ne m'a pas beaucoup aidé, mais j'aimais bien quand même la toute première phrase du livre: «On dit que quand Christophe Colomb partit pour sa fameuse traversée, il ne savait pas où il allait; arrivé à destination, il ne savait pas où il était, et une fois de retour, il ne savait pas où il avait été.» J'aime cette phrase parce qu'on pourrait très bien l'appliquer à l'écriture d'un roman; et le roman, de toute façon, est certainement une forme d'exploration. Bon, après les lectures, j'ai pris mon vieux «camper» Volkswagen et je suis allé à Gaspé où je voulais situer le début de mon livre. Ensuite j'ai fait à peu près le trajet qui se trouve dans le roman: Montréal-Toronto-Detroit-Chicago-Saint Louis-Kansas City-San Francisco, tout ça en prenant des notes et quelques photos. Les choses que j'ai vues, les gens que j'ai rencontrés, les aventures qui me sont arrivées, tout est entré dans le roman avec les modifications qui sont rendues nécessaires par le fait que la matière romanesque n'est pas tellement le vrai, mais plutôt le vraisemblable.

N.B. — *La documentation ne fournit qu'une partie de la matière romanesque. Alors d'où vient le reste? De la mémoire? De l'imagination? Carlos Fuentes dit que «la fiction est une valeur qui permet à la mémoire et à l'imagination de s'exercer avec plus de plénitude»...*

J.P. — Je n'ai jamais bien compris le rôle de l'imagination (peut-être parce que je ne suis pas doué moi-même d'une grande capacité d'imaginer), mais il me semble que la mémoire et l'imagination sont deux facultés intimement liées. Peut-être même que l'imagination n'est pas autre chose que l'envers de la mémoire, car lorsqu'on fait un effort conscient pour imaginer ou inventer, on n'arrive la plupart du temps qu'à des choses qui nous sont déjà connues, des choses qui appartiennent au passé, à la mémoire.

N.B. — *La rédaction de Volkswagen Blues a-t-elle duré plusieurs années?*

J.P. — J'ai fait une première version en deux ou trois ans. Ce travail a été pénible et n'a pas donné de résultats intéressants parce que je n'arrivais pas à choisir entre le «je» et le «il», et que tous les procédés de narration que j'essayais me semblaient

inefficaces. En cours de route, je me suis découragé plusieurs fois et j'ai pensé que mon sujet était dénué d'intérêt. Cette première version, finalement, était trop moche pour être améliorée par des corrections, alors je l'ai réécrite d'un bout à l'autre, ce qui m'a donné un brouillon de 500 pages.

N.B. — *C'était meilleur la deuxième fois?*

J.P. — C'était encore plein de défauts, ça manquait d'unité et de cohérence, mais il y avait certaines qualités. Des amis ont lu le texte (ce qui exigeait une forte dose de courage) et m'ont donné des conseils. Comme ils ne trouvaient pas que c'était un désastre, j'ai continué de travailler. J'ai enlevé 200 pages qui n'étaient pas absolument nécessaires et j'ai corrigé le reste. Et, à la fin, plusieurs de mes amis m'ont encore une fois donné un coup de main pour réviser le texte qui a été envoyé à l'éditeur. *Volkswagen Blues* est pratiquement le résultat d'un travail collectif.

N.B. — *Volkswagen Blues raconte l'histoire d'un écrivain qui, en cherchant son frère, fait un voyage à travers l'Amérique dans un «camper» en compagnie d'une fille et de son chat... Ce qui m'intéresse en particulier, c'est le contraste entre, d'une part, cet espace réduit, ce petit univers où se trouvent les personnages et, d'autre part, l'immensité de l'espace de l'Amérique. Ils voient l'Amérique à travers la vitre du «camper», à travers les livres d'histoire, à travers les gens qu'ils rencontrent et les sorties qu'ils font et leurs problèmes d'identité. Mais dans tout cela, dans l'Amérique si vaste, ils se sentent tous les deux à l'étroit, comme tassés dans un coin, difficilement capables d'exprimer qui ils sont, ce qu'ils sont. Et à la fin, ça s'ouvre...*

J.P. — J'aime beaucoup ta façon de dire tout ça... et je peux seulement ajouter que ça me semble exprimer ou évoquer, sur le plan symbolique, la situation du Québec en Amérique, dont on parlait au début. Et j'espère que cette situation débouchera elle aussi sur une sorte d'ouverture... ■

*Entrevue réalisée par
François Vasseur et Michelle Roy*

Bibliographie

- Mon cheval pour un royaume*, Éditions du Jour, 1967, 130 p.
Jimmy, Éditions du Jour, 1969, 159 p.
Le coeur de la baleine bleue, Éditions du Jour, 1970, 200 p.
Faites de beaux rêves, Éditions l'Actuelle, 1974, 163 p.
Les grandes marées, Éditions Leméac, 1978, 200 p.
Volkswagen Blues, Québec/Amérique, 1984.